

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



MES PINS

J'ai l'ombre de trois pins. Ces rois de mon
 [par terre]
 Lèvent avec orgueil leurs fronts vertigineux.
 Au printemps plus d'un nid s'y loge avec mys-
 [tère,
 Attité par l'odeur de leur bois résineux.

O pins, vous survivrez à mon humble mémoire,
 Et quand je dormirai dans l'oubli des vivants,
 Que rien ne restera de mon pâle grimoire,
 Vous couvrirez mon toit de vos rameaux
 [mouvants.

Un jour, lorsque, couché là-bas au cimetière,
 Je mêlerai ma cendre à l'humus engraisé,
 Vous braverz le ciel de votre cime altière,
 Témoins longtemps debout d'un fragile passé.

Les saisons passeront, les mois et les années,
 Sous vos rameaux les nids succéderont aux
 [nids ;
 Dépouille de l'hiver, vos aiguilles fanées,
 Serviront de jonchée aux gazons tout jaunés.

Un jour vous tomberez pourtant sans une
 [trace,
 Moins heureux que les pins si vantés de Ti-
 [bur ;
 Pour vous rendre immortels vous n'aurez pas
 [Horace
 Et vous disparaîtrez comme le barde obscur.

Mais plus heureux que vous, ma cendre va
 [renaitre.

Un jour je sortirai de mon dernier sommeil,
 A l'appel de mon Dieu je reprendrai mon être,
 Tandis que vous, ô pins, c'est la mort sans
 [réveil.

ADOLPHE POISSON.

L'aurore du vingtième siècle à
 Saint-Prime

Il fait un froid de loup, le rigoureux
 aquilon fait gémir la forêt dénudée, la
 neige "poudre" d'ns les champs. Au ciel,
 les étoiles sont sans nombre, et la lune,
 nous éclairant de ses pâles rayons, pour-
 suit sa course de tous les âges.

Tout est calme autour du clocher du

village ; rien ne nous avertit que la fin
 d'un grand drame est proche, qu'un ri-
 deau va se baisser, faire disparaître
 pour jamais le dix-neuvième siècle, et
 montrer à nos yeux le commencement
 d'une nouvelle représentation dont
 nous ne verrons certainement pas le
 dénouement, et qui, chose bien certai-
 ne encore, nous ménage de grandes
 surprises.

Onze heures ont sonné, chaque de-
 meure s'illumine, et le brave cultiva-
 teur, quittant son sommeil paisible à
 l'appel de la cloche qui tinte le glas
 du siècle expirant, revêt ses habits de
 fête et vient à l'église remercier Dieu
 des faveurs que le monde a reçues
 pendant cette période de cent ans, et
 lui demander aussi ses bénédictions
 pour le siècle qui se lève.

Rien de solennel comme dans les
 grandes villes ; on n'entend pas des
 centaines de cloches sonnant à toute
 volée, ni les sours grondements du
 canon ; tout est simple mais vrai et
 sincère.

L'horloge marque le dernier instant
 du siècle. Les fidèles entrent avec joie et
 avec confiance dans l'église revêtue de
 ses plus belles parures. On ne voit
 pas briller mille lampes électriques,
 l'autel ne disparaît pas sous les rayons
 multipliés d'astres brillants ; seuls, des
 cierges, en bon nombre cependant, jet-
 tent une lumière craintive et, sautil-
 lante ; un cierge aussi placé au milieu
 de chaque banc permet aux fidèles de
 suivre attentivement chaque point du
 sacrifice toujours ancien et toujours
 nouveau : le sacrifice de la messe.
 A la communion, nombreux furent les
 frères du Christ qui allèrent au ban-
 quet divin chercher le pain des forts.
 Chose bien touchante aussi : sous l'ins-
 piration de notre bon curé, le chœur
 donna le cantique composé spéciale-
 ment pour les pèlerins canadiens et
 chanté par plus de trois cents voix à
 Paray-le-Monial.

A la messe de minuit le Saint-

Sacrement fut exposé, et, pen-
 dant douze heures, de braves chrétiens
 vinrent se prosterner devant l'Hôte
 divin de nos tabernacles sacrés. Hé-
 las ! ne fallait-il pas les prières et les
 adorations des justes pour arrêter la
 colère du ciel irrité contre les mon-
 dains qui, eux aussi célèbrent, mais
 à leur manière, la fin du siècle, réjouis-
 sances nombreuses et brillantes certes,
 mais rarement selon les vues de Dieu.

Salut à toi, siècle qui t'en vas ! que
 d'espérances tu as trompées ! que
 d'illusions tu as fait naître ! commencé
 dans la guerre, c'est dans la guerre que
 tu vois ta fin. Que peut-on augurer
 pour le siècle qui se lève ? Toi aussi,
 ô vingtième siècle, tu vois à ton auro-
 re une partie des nations les armes à
 la main, et l'autre prête à les prendre.
 Hélas ! ceux qui te verront finir, de
 quels faits seront-ils témoins ? Les
 nations seront-elles en paix ? L'Église
 sera-t-elle heureuse et prospère ? Sa
 liberté et la foi seront-elles le partage
 de tous les peuples ? Espérons-le.

ODILON BERGERON,
 Élève de Philosophie junior.

UNE BROCHURE A CONSERVER

— Nous avons reçu une plaquette d'agré-
 able aspect intitulée *Translation du Cœur de*
Mgr D. Racine, premier évêque de Chicoutimi
à la chapelle du Séminaire de Chicoutimi, le 31
août 1900. Elle contient une bonne gravure
 "half tone" de Mgr Racine, une courte no-
 tice de sa vie, des extraits de l'*Oiseau-Mouche*,
 du *Journal, du Progrès du Saguenay, de la*
Défense, l'inscription funéraire placée sur le
 monument au Séminaire, et le magnifique élo-
 ge funèbre prononcé par M. l'abbé Ap. Gin-
 gras, en cette imposante translation. Nul
 doute que tous ceux qui ont connu feu Mgr
 Racine tiendront à se procurer cette bro-
 chure. En vente au bureau de la *Défense*,
 à Chicoutimi, 10 cts l'exemplaire.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié
tous les quinze jours (les vacances ex-
ceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents pa-
année, pour le Canada et les États-
Unis. On accepte en paiement les tim-
bres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales
très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de
l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'admi-
nistration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de
la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 19 Janvier 1901.

Notre presse

Il vient de se produire à Mont-
réal un incident qui appelle
quelques réflexions. Au sujet de
cette question de déclaration de
nullité de mariage, pour laquelle
on se passionne plus ou moins là-
bas, les journaux à sensation,
comme toujours, s'en sont donné
à leur aise, ont entassé colonnes
sur colonnes, répandu des flots
d'encre, et quelques-uns d'entre
eux, des flots d'absurdités et d'er-
reurs. Les choses en sont venues
au point que Mgr l'archevêque
de Montréal a dû forcer les cou-
pables à se rétracter... ce qu'ils
ont fait de bonne grâce, paraît-il.

Nous les félicitons de leur sou-
mission, si elle est sincère,
comme nous le croyons ; mais
là, franchement, nous eussions
préféré qu'ils n'eussent pas erré
et n'eussent pas eu par consé-
quent l'humiliation de se démen-
tir eux-mêmes. Puisqu'ils se rétractent
de bonne grâce, c'est que leur
erreur a été involontaire ; mais alors
pourquoi faut-il que des journalis-
tes écrivent ainsi à tort et à tra-
vers sur tous les sujets, et puis-
qu'ils enseignent le peuple, et for-
ment l'opinion, pourquoi ne pren-
nent-ils pas la peine d'étudier, de
se renseigner, de consulter avant
de parler ?

C'est là un des points faibles dans
notre société canadienne ; à part
quelques belles exceptions, la

presse n'offre pas de garantie suf-
fisante au point de vue de la doc-
trine et de la morale. Cela vient
de ce que, parmi les journalis-
tes, les uns—le plus grand nom-
bre—ne sont pas assez instruits,
d'autres n'ont nul souci de la
conscience, des mœurs et de la
vérité. Du haut d'un fauteuil
"éditorial", le moindre barbon se
croit le droit de tout dire sur n'im-
porte quoi, sans plus se soucier
de l'âme de ses lecteurs que de
l'"homme dans la lune". Le
vrai journaliste, sûr et instruit, est
trop rare en ce pays.

LIVIVS.

Les Mages d'autrefois et les
Mages d'aujourd'hui

La grande fête de l'Épiphanie
projette une si vive lumière sur
les Mages qui viennent adorer Jé-
sus à Bethléem, que les lecteurs de
L'OISEAU-MOUCHE me sauront
gré de leur présenter ces saints
personnages.

Ce n'est pas au moment où ils
sont à genoux auprès du divin
Enfant que je veux les considérer,
c'est au moment où ils partent de
leur pays.

Les Saintes Écritures appellent
ces saints personnages des Mages,
c'est-à-dire des savants, et la tra-
dition leur donne le titre de Rois.
Couramment ils sont appelés, les
Rois Mages. Ce qui se concilie
très bien avec les paroles des psau-
mes citées en ce jour par l'Église :
*Reges Arabum et Saba dona ad-
ducent.* Les rois d'Arabie et de
Saba apporteront leurs présents.

Ces princes étaient donc très
occupés. On ne sait pas la som-
me d'ouvrage qui s'entasse dans
l'intelligence des hommes instruits.
La culture de l'intelligence dépas-
se tout autre travail. Ce n'est
pas sur la matière inerte ou sim-
plement organisée que le travail
se fait, mais sur l'esprit, sur les
idées ; il y a en cela des combi-
naisons à l'infini. L'homme ins-
truit a toujours, pour ainsi dire,
son intelligence entre ses mains, il
lui fait produire un rendement
continuel. C'est comme un feu
dévorant, toujours en activité. On
ne sait pas les coups d'aile rapides
qui l'élèvent à chaque instant vers
de nouvelles découvertes. C'est
une course infatigable.

Où en étaient-ils de leurs tra-

vaux ? La méditation est la clef
de la sagesse, ou elle l'indique, ou
elle l'appelle. Ils connaissaient bien
des secrets ; ils avaient résolu bien
des problèmes, mais combien ils
étaient loin encore de la véritable
science !

De nos jours on voit encore de
ces savants, de ces héros, de ces
lions de l'intelligence. Ils font
des livres. Ils versent les sueurs
de ce qu'il y a de meilleur dans
leur substance. Ils s'agitent, frap-
pent de leurs ailes tous les som-
nams. On dirait que leur course
les emporte au delà, au-dessus de
tous leurs semblables. Mais ils
n'ont pas avancé : le moindre en-
fant dans le maison de Dieu les
voit encore bien éloignés du but.
Les découvertes qu'ils font les
amènent juste au point où tous les
enfants de Dieu sont rendus de-
puis longtemps avec le travail de
la grâce. La route qu'ils ont pri-
se leur a fait faire de longs dé-
tours. Ils décrivent avec enthou-
siasme les éclaircies qui se sont
faites dans leur intelligence. Ce
qu'ils admirent n'est qu'une étin-
celle de la lumière qui illumine
constamment les enfants de Dieu ;
le bonheur qu'ils éprouvent à cer-
tains moments est le pain quoti-
dien des enfants de Dieu. Com-
bien sont à plaindre de chercher
dans les forces de leur esprit, avec
des bonds de géant, ce que Dieu
leur donnerait sans secousse s'ils
le cherchaient en Lui.

Donc les Rois Mages avec tout
leur génie étaient loin encore de
la vraie science, mais ils avaient de
la bonne volonté. Ils ouvraient le
miroir de leur âme pour recevoir,
réfléchir même la vraie lumière.
Ils connaissaient, ils avaient étu-
dié la prophétie faite autrefois par
Balaam : " Une étoile sortira de
Jacob," prophétie du Messie, du
Rédempteur des hommes. Ils ne
la comprenaient pas sans doute,
mais ils désiraient être éclairés.

Lorsque les temps furent ac-
complis, Dieu se souvint de leurs
efforts et, faisant paraître cette
étoile, il leur inspira ce qu'ils a-
vaient à faire, c'est-à-dire, suivre
la direction de l'étoile. L'étoile
est en mouvement : rien n'est ar-
rêté dans la nature. Ceci est plus
vrai encore dans les choses spiri-
tuelles. C'est l'infini vers lequel
nous avançons. Ceux qui suivent
le bon chemin, même ceux qui le

parcourent à pas de géant sont à une distance infinie du jour. "Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait," nous dit le divin Maître.

Les Rois Mages sont donc avertis. Ce n'est plus le même chemin qu'ils ont suivi jusque-là, ce n'est plus le même travail. On leur demande de la "docilité". C'est toujours là le secret des voies de Dieu. Tout simplement ils n'ont qu'à suivre la marche de l'étoile. C'est une chose bien facile : cependant un grand nombre des puissants de l'intelligence se perdent pour ne l'avoir pas compris. Bien des savants virent cette étoile, furent inspirés de la suivre, mais dédaignèrent une chose si vulgaire, et cependant le salut, la gloire du ciel était le prix de ce voyage. Trois seulement l'entreprirent et ce fut leur salut, leur gloire.

Pour les Mages de nos jours l'étoile brille-t-elle encore ? — Oui, certes, et avec un éclat des plus éblouissants. C'est l'Eglise toute illuminée des feux du Soleil de Justice. Mais ces savants, se croyant des intelligences privilégiées, parce qu'ils ont fait de grands pas dans les sciences, exigent de la sagesse de Dieu de nouveaux sentiers pour venir à Lui. "Ils imaginent," nous dit Léon XIII dans sa dernière Encyclique, "et préfèrent ouvertement, dans la profession du christianisme, une règle de pensée et d'action dont les lois seraient plus douces, beaucoup plus indulgentes pour la nature humaine". Sans doute, comme on l'a si bien dit, il ne faut pas attacher la barque de l'Eglise à un rivage que les flots abandonnent, il faut pour le salut du monde qu'elle suive le fleuve dans les terres neuves où il trace son cours afin de jeter, avec la semence des principes chrétiens, celle de la vraie justice et de la vraie liberté. Tout est prévu. Dieu qui connaît l'orientation de l'esprit de ses enfants, nuance, harmonise la lumière au contour des horizons. La lumière se transforme au besoin, mais c'est toujours du même foyer qu'elle part.

Ce que Dieu exige invariablement, c'est de suivre le rayon.

Le salut n'appartient qu'à ceux qui auront montré, comme les an-

ciens Mages, une inébranlable, invincible docilité.

SERENO.

MON OPINION

SUR

"QUO VADIS"

Nous sommes menacés d'une nouvelle épidémie. Je veux parler de cet engouement pour *Quo vadis* ? qui a fait le tour du monde, et, au bout de cinq ou six années, vient déferler ses dernières vagues sur les rives du Saguenay. Et pourtant, Dieu le sait, on aurait bien pu s'en passer ! Non pas que le fameux *Quo vadis* ? ne vaille rien. Au contraire. Il est certain que ce livre est une œuvre puissante. Il y a là une fort belle conception dans l'idée du triomphe du christianisme pauvre, mortifié, humble, sur le paganisme dans toute sa superbe, son amour insatiable de gloire et de jouissances. Le souffle qui l'anime en est fort et soutenu, l'ensemble large et bien équilibré. Les descriptions, celle de l'incendie de Rome surtout, les dialogues entre Pétronius et les autres personnages auxquels il est constamment mêlé, les passions humaines dans toute leur violence ou leur héroïsme, tout y est traité de main de maître.

Certainement, l'auteur a dû, avant de prendre la plume, se pénétrer profondément et intimement de l'histoire de Rome, de ses usages, coutumes, mœurs et lois. On voit qu'il sait par cœur son Tite-Live, Tacite, et par-dessus tout Pétrone !

Je ne puis rien dire du style, vu que je ne possède pas la langue polonaise. La traduction par laquelle l'œuvre m'est connue était en anglais et fort louée par l'auteur (qui peut-être ne sait pas l'anglais). En tout cas, on en dit du bien en haut lieu, et, je le crois, le style se maintient à la hauteur du mérite général de l'ouvrage. Enfin soit, c'est un beau livre !

Mais de là à dire que c'est un bon livre, que le *Quo vadis* ? est un roman catholique, il y tout un abîme.

Vous ne me croirez pas, et pourtant je l'ai vu, de mes yeux vu, prôné avec emphase par un journal catholique de l'Ouest américain, comme le type, l'idéal réalisé du roman catholique ! On l'annonce tout bonnement et simplement dans une Semaine religieuse du Canada ! pas une librairie qui se respecte qui ne l'ait sur son premier rayon ! un de nos journaux, un de ceux qui portent le plus ferme et le plus haut l'étendard de la vérité, l'a honoré de quelques lignes, pas méchantes du tout, lui pourtant qui a pourfendu, aplati, écrasé, pulvérisé beaucoup d'œuvres autrement insignifiantes et inoffensives ! Non, *Quo vadis* ? quoi qu'on dise n'est pas un roman catholique.

Il ne suffit pas, pour créer une œuvre digne de ce nom, de paraphraser les paroles des apôtres, de ressusciter St Pierre et St Paul, de jeter ça et là à travers quelques cents pages des bribes des actes des Martyrs, et de remplir le reste, je dirai la majeure partie de l'ouvrage, de la fine quintessence du plus

pur paganisme. Non. Ce serait absurde et se moquer du catholicisme que de l'aveugler ainsi. Et pourtant c'est ce qui semble avoir eu lieu, et le le regrette profondément.

Que l'œuvre de M. Sienkiewicz soit bien écrite, bien faite, qu'elle soit lue par l'univers entier, cela ne prouve rien. Nous en avons déjà assez de ces livres sur lesquels l'Eglise n'a pas encore décidé, et qui par l'habileté manifeste de l'écrivain ne heurtent rien de front, tout en distillant au cœur des jeunes gens, dans le sein même de nos braves familles catholiques, un poison subtil qui ramollit les âmes, étiole les courages et ne sert qu'à développer outre mesure cette sentimentalité qui rend l'homme incapable des luttes fortes et viriles de la vie chrétienne.

Mais on me dit : "Il n'y a que quatre ou cinq pages auxquelles on peut objecter, et il serait facile de les enlever du livre sans en briser l'harmonie."

Vous admettez ces pages ! Les avez-vous enlevées du volume qui peut-être passera sous les yeux de votre femme honnête et chaste, de votre pure jeune fille et qui devra nécessairement faire monter la rougeur sur leur front ?

Non, n'est-ce pas ?

Elles sont là, et que d'autres encore ! Vous avez lu les choses du passé, vous devez savoir que certainement il n'y a rien de plus immoral dans l'histoire de Rome que le récit du règne de Néron. Eh bien ! il est là tout entier, et plus encore, on y a entassé tout ce qui dans les autres règnes pourrait rendre cette peinture plus chaude et plus colorée.

On proteste encore : — "Mais vous voyez tout en noir ; il n'y a dans ce livre que le triomphe de la vertu sur le vice, et c'est si beau !" Oui, je le concède, ce triomphe est beau. L'auteur l'a écrit en toutes lettres : mais pour rendre le triomphe de cette vertu plus noble et grand, que n'a-t-il pas accumulé, amoncelé ! Et c'est là, dans cet art même de l'écrivain, que repose le danger.

Il a fait revivre d'une vie fiévreuse et endiablée un paganisme expirant, presque athée, et ne conservant de dieux que les vices qui flattaient les sens dépravés de l'homme. Il a couvert le tout d'un vernis brillant, si bien poli par l'art, que vous ne le voyez presque pas ou très peu. Puis, pour couronner le tout, il a choisi pour démonstrateur, porte-parole, incarnation du vice cruel mais aimable, froid mais entraînant, intelligent mais paresseux, habile mais pas assez déguisé, il a choisi, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, il a choisi Pétronius, l'"arbitrator elegantiarum", celui-là même qui a servi de mine si riche à l'auteur. C'est bien lui ! il marche, il parle, il vit son trop fameux ouvrage que dans nos collèges, et même dans beaucoup d'autres moins prudents, on proscripit impitoyablement, et qui, j'en suis certain, n'est pas étalé au premier rang dans nos bibliothèques paroissiales.

Et *Quo vadis* ? est plein de ce Pétronius. C'est lui partout, il a le dernier mot en tout, il passe comme

une obsession dans la vie de tous les personnages, excepté celle des apôtres, et, encore un peu, il les accrochait à sa suite.

Le livre est donc l'apothéose de Petronius qui semble exercer sur l'auteur une fascination singulière.

C'en est déjà assez, et cependant que dire de la scène du banquet, de la fête des bacchantes, des amours de Néron ?

Et comme, après cette éblouissante clarté qui inonde un culte mourant, notre vision morale, faussée déjà par la lecture de tant de misérables œuvres modernes, trouve pâles et artificiels, les personnages qui sont chargés de faire parler la vérité et la vertu ! Je n'entrerais pas dans les détails, je n'en ai ni le temps ni l'espace, et ceci n'est d'ailleurs qu'une simple opinion, non pas une critique, mais disons seulement que toute cette fantasmagorie païenne, cette imitation d'autres ouvrages qui avaient déjà créé le genre avec succès, a réussi à un tel point que saint Pierre même en est sorti amoindri et diminué. Parcourez les Evangiles, les Actes des Apôtres, l'histoire de l'Eglise à l'époque de sa glorieuse mais laborieuse naissance ; ouvrez ensuite notre "roman catholique", et dites-moi si vous y reconnaissez la rude et franche mais auguste et sublime tête du prince des Apôtres.

Et je ne finirais pas.

J'écarte de mes yeux le hideux personnage de Néron.

C'est assez qu'il soit dans l'histoire ; qu'il y dorme en paix. Je veux oublier "ce cher Petronius, et cette divine Eunice", et je m'écrie bien fort : Non ! *Quo vadis ?* n'est pas un roman catholique !

Qu'on argumente tant que l'on voudra, que l'on pleure devant les beautés qu'il contient et dont on serait privé ; je le répète, pour en faire un roman catholique, il faudrait non seulement retrancher quatre ou cinq pages, élaguer çà et là, mais le refaire en entier, et l'auteur a seul assez de génie pour cela. Et maintenant, va-t-on lire encore cet ouvrage ?

Mais oui !

Les paroles même que je viens d'écrire ajouteront à l'attrait en mêlant, à la saveur (déjà assez forte) du volume en question, celle du fruit défendu. On le lira pour y trouver ces quatre ou cinq pages inavouables, on le lira aussi pour tout le reste. Curiosité malsaine des blasés du siècle. L'humanité est ainsi faite.

Je ne parlerai pas de ces esprits forts qui lisent n'importe quoi. Il n'y a là rien qui puisse les effrayer. Ils en ont lu bien d'autres, les malheureux, qui ne peuvent être que très ignorants ou très gâtés déjà, et cela tellement que l'odeur des cloaques de Zola ne les ferait seulement pas grimacer. Qu'ils lisent, ceux-là.

Mais vous, pères et mères de famille, qui prenez un soin jaloux de la pureté de l'âme de votre fille, de ce jeune homme, votre espoir, soyez prudents et forts. Ecartez d'eux toute littérature malsaine, même douteuse. Souvenez-vous de ces vers de Musset :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle
[gauche !

Le cœur d'une femme vierge est un vase pro-

Lorsque la première eau qu'on y verse est

La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au

Remplacez "débauche" par "mauvais livres" et les vers restent terriblement vrais.

Musset le savait par expérience, et qu'il en fut malheureux !

Pour finir, j'ai presque envie de parodier les fameuses paroles *Quo vadis ?* qui servent d'exergue à l'œuvre de M. Sienkiewicz, et dire : "Quo vadimus ?" Où allons-nous, Seigneur ?

MIZAR.

Le jour de l'An dans la famille

Pour l'Oiseau-Mouche

Enfin elle est arrivée cette époque chère aux écoliers ! Le jour de l'An ! Que ce mot renferme de magie, c'est la cessation momentanée des études, le délaissement de l'esprit depuis longtemps aux prises avec les thèmes et les versions, enfin pour un grand nombre l'occasion des douces joies du foyer.

Lorsque depuis des mois on est séparé de sa famille, et qu'on s'approche de la maison paternelle, le cœur bat bien fort. Comme il fait bon d'arriver chez soi et d'y trouver des parents impatientés de vous revoir !

Cette année, surtout, quel plaisir d'assister avec sa famille à cette messe solennelle célébrée au milieu de la nuit à l'aurore du XXème siècle. Il me semble que toute la pompe déployée dans les plus riches cathédrales ne peut inspirer de plus douces émotions que celles que l'on ressent à cette occasion dans l'église où l'on a été baptisé, où l'on a fait sa première communion, enfin où l'on s'est si souvent agenouillé.

La messe est finie, la foule se disperse. Nous avons rendu nos hommages à Dieu, c'est maintenant au tour des parents. Toute la famille se rend auprès de l'aïeul aux cheveux blancs qui debout au milieu de ses enfants, comme les patriarches de l'ancienne Loi, leur donne sa bénédiction.

Alors ce sont les échanges de compliments et de souhaits bien touchants, puis on donne les cadeaux. Les moindres objets décuplent leur valeur lorsqu'on les reçoit de la main d'un père, d'un frère, d'un ami.

Les couverts se dressent : tous déjeunent gaiement à la même table, présidée par le chef de la famille. Ensuite à l'appel de la cloche tous vont entendre la messe du jour ; et dans l'après-midi, ce sont les visites chez les oncles, les parrains, les marraines, etc. Partout la plus cordiale réception.

La journée est finie. La présence et la conversation d'êtres chéris ont réjoui les vieux ; les jeunes ont été comblés de cadeaux ; la joie est peinte sur tous les visages.

Encore quelques heures au sein de

la famille. Le cœur s'y épanche à l'aise, se dédommageant ainsi de longues absences. Il oublie classes, études, condisciples, tout enfin.

Mais, hélas ! les heures s'écoulent comme des minutes, il semble qu'on vient seulement de porter à ses lèvres la coupe du bonheur : et déjà il faut tout quitter.

Amis, qui êtes restés dans notre Alma Mater, vous n'avez pas été les moins sages. Une visite dans la famille est bien agréable, mais c'est un nectar dont on supporte difficilement la privation lorsqu'on l'a une fois goûté et que survient si vite, hélas ! la cruelle séparation.

LS-JOS. LEVESQUE,
Elève de Versification

Conférence

M. le lieutenant-colonel Oscar Peltier, en voyage à Chicoutimi, vient ce soir donner au Séminaire une conférence sur la guerre sud-africaine. Une bonne aubaine que plusieurs nous envieront !

Journaux

—La *Défense* est entrée dans sa 4e année : félicitations et longue vie au brave confrère.

—L'*Echo de Charlevoix* vient aussi de célébrer le 4e anniversaire de sa fondation. Nos félicitations et nos bons souhaits.

COTE, BOIVIN & CIE

IMPORTATEURS

ÉPICERIE

PROVISIONS

FERRONNERIES

En gros

N. B.—Nous faisons une spécialité de matériaux de constructions de toutes sortes.

CHICOUTIMI

MESSIEURS LES MARCHANDS SECRÉTAIRES DE MUNICIPALITÉS — ET — INSTITUTEURS

TROUVERONT A NOS MAGASINS

L'assortiment le plus complet de Livres d'écoles, Livres blancs pour municipalités, Cartes géographiques et Fournitures d'Écoles et de bureau en général.

Machine à écrire "EMPIRE" vendue \$60.00

LIBRAIRIE QUAY-GOUBOUT
CHICOUTIMI

COMPAGNIE D'ASSURANCE

Commercial Union d'Angleterre
Limited

Capital et Réserve, \$32,000,000

FEU, VIE ET MARINE
J.-Ed. SAVARD, Gérant.
Agent pour Chicoutimi et le Lac St-Jean.